





Fernanda Gomes expose simultanément, et dans un même élan, dans deux galeries. Chez Peter Kilchmann, elle a conçu un accrochage de petits carrés de toile peinte en blanc, ou parfois écrue, de reliefs faits de fines baguettes. Elle a également disposé dans l'espace différents éléments discrets qui servent autant à l'explorer qu'à le redéfinir. C'est l'esprit des espaces Proun d'El Lissitzky et du néoconcrétisme, dans une version spectrale, au plus près de l'idée. Un motif revient sur plusieurs des carrés, celui d'un fil sorti de la toile qui marque une division. Dans un mur de la galerie existait une trappe blanche à laquelle elle a également ajouté un fil au point de jonction des deux volets. Un simple trait qui suffit à prendre possession du mur et à faire apparaître la trappe comme analogue d'un tableau. Au fond de la galerie, l'artiste a installé son atelier provisoire. Une simple table chargée de papiers, menus objets, bouts de ficelles, qui donne une idée de la façon simple et directe avec laquelle elle procède.

Chez Peter Freeman, c'est la galerie elle-même qui semble être devenue l'atelier. La vitrine de ce nouvel espace parisien a été tapissée, jusqu'à mi-hauteur, de feuilles de papier à tracer, avec des chevauchements, des découpes, des froissements aussi. La paroi de verre devient un mur supplémentaire où l'on met au clair ses projets. Le papier blanc opère comme un filtre de lumière et met en relation le travail avec la rue. Sur le sol, à proximité de la vitrine, l'artiste a disposé des feuilles de papier en tas, des bobines de fil, différents accessoires qui en font un véritable plan de travail. Ailleurs, elle a disposé des petites pièces de bois, un petit socle blanc, ou une balle de ping-pong, une tige courbée. Dans les deux galeries, les distinctions entre espace de vie, de travail et d'exposition perdent de leur netteté. Fernanda Gomes nous fait entrer dans son processus de réflexion en même temps qu'elle nous rend attentifs au moindre détail d'une situation.